

## 2ème PARTIE: PORTRAITS DE MANGEURS

Cette partie présente les six locuteurs rencontrés et procède aussi à un détour biographique. Détour qui nous a semblé nécessaire, avant d'entamer toutes réflexions sur les enjeux et les souffrances autour de leurs repas. Inspirés des cadres théoriques de Corbeau et Poulain, nous avons choisi le concept *Portraits de mangeurs*, pour ne pas appréhender les adolescents comme de simples reproducteurs de modèles culturels donnés. Les précédents auteurs nous précisent à ce titre : « les mangeurs suivent des itinéraires pluriels »<sup>1</sup>. C'est dans cette conception que nous tenterons d'appréhender et comprendre les jeunes femmes et jeunes hommes présentés. Si l'on voulait saisir ces données avec un autre angle d'approche, ce travail aurait été certainement difficile, car les entretiens réalisés nous rappellent que le mangeur obéit à des trajectoires multiples. De plus, aucune sélection n'a été entreprise avec les différents locuteurs, hormis le fait qu'un groupe devait être issu de parents mariés et un autre d'une famille recomposée. Malgré cet élément de comparaison, nous constatons comment différents mangeurs peuvent combiner, de façon inattendue, des influences véhiculées par les interactions marquant leurs histoires de vie. Comme nous avons vu dans la première partie, l'adolescence est, dans nos sociétés modernes, un âge sensible où l'individu vit une seconde naissance. Cette redécouverte du monde amène certainement le jeune à être plus en contact avec les mutations récentes de nos sociétés. Bien qu'hypothétique, nous avons eu ce sentiment au cours de l'enquête.

Dans un premier temps, il était question d'identifier ces portraits à partir des ethos de mangeurs définis par Corbeau et Poulain. Bien que certains parents d'adolescents ont été décrits par cet idéal type, cet outil n'a pu être utilisé pour représenter les locuteurs. La rencontre entre la socialité et la sociabilité ne nous paraissait pas encore fixée pour s'y risquer. La description s'en tiendra donc à restituer les éléments qui nous permettent de comprendre leurs itinéraires et d'amorcer à partir de ces derniers des analyses qui seront développées au cours de la partie suivante.

### **Virginie, 16 ans, lycéenne en première S, Strasbourg**

Virginie habite chez ses deux parents avec son petit frère de six ans. Elle est demi-pensionnaire, mais mange souvent à l'extérieur du lycée avec une amie. Cette préférence à "manger en ville" est motivée par le fait que c'est plus rapide et moins contraignant qu'à la cantine. Comme nous le précise l'entretien, les deux amies vont fréquemment chercher des paninis dans un restaurant rapide et peuvent ensuite se balader ou travailler les cours quand il y a besoin. L'aspect contraignant de la cantine se situe par rapport au temps que va durer le repas, mais aussi du point de vue du regard d'autrui. En effet, la commensalité à la cantine est parfois difficile. Dans le but de garder la ligne, certaines amies de Virginie mangent peu. Cette expression courante entend surveiller la quantité et la qualité des différentes prises alimentaires dans le souci de

---

<sup>1</sup> Corbeau J.P., Poulain J.P., *Penser l'alimentation, entre imaginaire et rationalité*, Ocha/Privat, Toulouse, 2002, p.30

contrôler ses formes. Comme nous le précise l'entretien, Virginie ressent une gêne certaine à prendre un plateau composé d'une entrée, d'un plat et d'un dessert :

*« Tu vois, généralement, tout le monde mange moins ou je ne sais pas. T'as pas trop envie de te démarquer quoi. Je ne sais pas, mais si la plupart des filles vont manger peu, je n'ai pas envie de me démarquer et de manger plus (...). Si mes copines vont juste manger une salade, ça la fout quand même mal de manger un steak frites par exemple. »*

Ainsi, lorsque Virginie se restaure hors de l'école, elle a l'impression de s'être suffisamment nourrie pour l'après-midi, à la différence de la cantine où il s'agit de surveiller la quantité du repas partagé avec les autres amies. Le midi, il est d'autant plus gênant pour elle de faire acte de « surveillance de son alimentation » car elle est aussi obligée de se restreindre au repas suivant. Bien que l'on puisse parler de convivialité lors du repas familial du soir, la mère de Virginie tente de « rééquilibrer » la journée dite « déséquilibrée ». Ce repas est essentiellement composé d'aliments « légers » pour les plats, et allégés pour les desserts tels que des produits laitiers à 0% (nous pouvons ajouter que la jeune fille ne communique pas à ses parents les déjeuners pris à l'extérieur de l'établissement scolaire). Il arrive aussi que les menus soient différents pour les membres de la famille. Le père et le petit frère peuvent par exemple consommer un repas tel que des pâtes. Virginie et sa mère mangeront alors du poisson avec des carottes. Ces variations au cours du repas du soir sont causées par l'embonpoint de la lycéenne aux yeux de la mère. En effet, sa mère mangeant très peu et pouvant entrer dans l'idéal type des tenants du nourissant léger, juge que sa fille n'est pas assez fine par rapport à la norme actuelle, et tente de modifier ses formes en surveillant ses repas. Mais il faut « satisfaire tous les goûts de la famille », comme nous le cite la locutrice. Il y a donc souvent deux types de plats pour deux groupes : le père et le fils ; la mère et la fille. Après de multiples tentatives de régimes prises en charge par des diététiciennes, Virginie est lasse de ressentir un complexe sur son poids, d'autant qu'elle a dû supporter très tôt des discriminations à ce sujet. Aujourd'hui, elle fait attention, mais aime aussi se faire plaisir en mangeant de bons plats. Elle souhaiterait que sa mère cesse d'être si exigeante au niveau des quantités, ce qui est sujet à conflit et perturbe la convivialité de ces moments. De plus, cette forme de surveillance par l'instance parentale l'incite à transgresser « l'interdit du grignotage » et l'amène à des prises alimentaires de compensation :

*« Je préfère qu'on ne me dise rien et que de moi-même, je me dis : « non, j'arrête là, merci, je n'ai plus faim ! ». Si tu veux, Si là on me dit : tu t'arrêtes ! », ce n'est même pas la peine, même si je n'ai plus faim, je vais me forcer à manger par gourmandise. »*

*« Ben ça dépend, parce qu'il ne faut pas que ça se voit (le grignotage). J'essaye de prendre des trucs qu'on ne voit pas toujours que ça disparaît (...) Donc tu prends un peu à droite et à gauche ce que t'as et puis quand t'as de l'argent, tu vas acheter directement.. Tu planques ça dans un coin comme ça personne n'aura rien vu. »*

Les tentatives de régimes, précédemment évoquées, ont profondément marqué Virginie. Constatant que le discours des spécialistes, sur l'alimentation et la présentation du corps, était tout aussi sentencieux que celui des parents et autres membres de la famille (oncles et tantes), elle a aujourd'hui un certain recul par rapport à une image du corps mince et s'accepte telle qu'elle est. Cette acceptation ne s'est cependant pas faite sans souffrance et perte d'estime de soi.

## Jean. 16 ans. Lycéen en seconde. Saint Dié

La mère du locuteur vit avec son petit frère dans un village situé à 20 km de la ville de Saint Dié. Jean est hébergé la semaine à l'internat, et vit durant les congés chez l'ex-mari de sa mère (Jacques) avec son frère cadet (Pierre, 14 ans), qu'ils considèrent tous deux comme leur propre père. Il se rend chez sa mère (qui habite une commune avoisinante) pour le repas du soir et retourne dormir chez Jacques. Le père de filiation réside avec sa nouvelle femme à Strasbourg depuis une dizaine d'années, ses enfants lui rendent visite une fois tous les mois ou deux mois. A l'image de la vie de Jean, ballottée entre de nombreuses sphères sociales, son alimentation est multiple. Durant les semaines de cours, il prend l'ensemble de ses repas en collectivité. Ces moments sont fort appréciés car il retrouve ses amis internes, comme Paul (aussi interviewé), et peuvent échanger librement leurs histoires quotidiennes. Les moments libres (17-19h et 21-22h), où les différents internes peuvent vaquer d'une chambre à l'autre, sont souvent l'occasion de partager des repas informels, essentiellement composés de mets sucrés (biscuits, viennoiseries) achetés au supermarché le mercredi après-midi.

Les sorties en ville sont aussi marquées par ce type de repas, Paul achète souvent des croissants en boulangerie pour le chemin du retour. Dans le premier entretien, nous avons pu remarquer que la déstructuration des repas est parfois liée aux menus de la cantine. Comme c'est le cas le jour des choux de Bruxelles, qui sont objet de dégoût pour lui, il n'hésitera pas à se rattraper sur des petits trucs sucrés tels que des barres chocolatées ou autres gâteaux sucrés achetés en groupe (brioche aux raisins de Corinthe, brownies, marbrés). A ce propos, l'informateur ne cache pas sa préférence pour le sucré. Durant ses congés, il n'hésitera pas à préparer avec son frère des recettes sucrées type crêpes au miel et à la confiture ou encore des gâteaux au chocolat, durant l'absence de sa mère. Ce goût pour ces saveurs a été très largement entretenu par ses voyages aux U.S.A. En effet, sa mère d'origine américaine, a souvent emmené ses enfants durant les vacances d'été. Paul a été véritablement séduit par l'organisation des repas en outre-atlantique. Les quantités sont plus grandes et de nombreux mets sont présentés en juxtaposition sur la table. On se sert avec liberté et l'on mange à sa convenance.

*« Mais en fait, ce qui est bien, c'est qu'on mangeait de tout. Une fois, par exemple c'étaient des côtelettes. Et ils en mettent plusieurs au milieu et ils te mettent aussi un grand bol de thon, un grand bol de salades et c'est normal quoi. Et tout le monde se sert à volonté et c'est un peu ça. Mais c'est vrai que la quantité, il y en a pas mal. »*

*« Ils avaient même des restaurants qui s'appelaient "Walfe 'n House", ça veut dire la maison des gaufres. Et on pouvait y manger à l'intérieur, et c'était super sympa je trouvais. Ils nous faisaient des gaufres à volonté, d'une certaine manière, ils nous en faisaient de tous les goûts, de tout. C'était vraiment un restaurant spécialisé là-dedans. Pan-cake, gaufres et caetera. Que du petit déjeuner, c'était sympa. »*

Nous remarquons bien ici, l'usage de l'euphémisme petit déjeuner pour nommer des repas uniquement composés de sucré, mais pourtant servis à volonté.

Comme nous le confirme la description des repas chez sa mère, Jean mange de manière très variée suivant les contextes dans lesquels il se trouve. Durant l'entretien, à la question posée « as-tu déjà suivi un régime ? », le jeune homme a répondu « maman, elle nous fait parfois des repas qui ont l'air d'un régime ». Sa mère pourrait correspondre à l'ethos complexé du trop, voir gastrolastress. Devenue végétarienne, elle prépare souvent des salades composées quand ses enfants viennent manger chez elle. Une

méfiance des produits industriels, dont les origines douteuses la pousse à manger essentiellement des légumes, serait une des causes de ce choix d'alimentation. Cela convient aux enfants, ce repas est vu comme différent mais bon, car ils ne mangent qu'une à deux fois par semaine chez elle. Pour ce qui est des repas chez Jacques (ex-mari de la mère) où les enfants passent la majeure partie du temps, la palette de goût est bien plus large. Paul nous cite : «on mange de tout là-bas». Ce tout est effectivement vaste, car ils peuvent manger des boîtes de conserve quand le temps est compté jusqu'à des plats cuisinés à partir de pâtes.

Depuis peu, les repas se sont modifiés chez ce père d'adoption avec l'arrivée de sa nouvelle amie. L'ambiance des repas s'effrite, et les deux frères se sentent de moins en moins à leur place. Les raisons de cette tension sous-jacente ne sont peut être pas connues de Jean ou simplement évitées, mais les remarques formulées par cette nouvelle arrivante sont apparemment difficiles à accepter de la part des deux garçons.

*« Au début, il (Jacques) nous laissait manger ce que l'on voulait. On pouvait piquer quoi. Mais de plus en plus, sa copine avait gueulé donc on avait plus le droit. Du genre, par exemple, on a plus trop de desserts ou de trucs comme ça après manger (...) je ne sais pas comment dire, c'est pas qu'elle nous aime pas, mais on sent que c'est tendu quand même. Ouais, c'est tendu. »*

*« Des fois, la copine de Jacques nous dit -parce que vu franchement, on est chez le beau père- qu'on coûte cher ou des trucs comme ça. On cherche pas trop à le prendre au sérieux parce que sinon ça nous rendrait triste quoi. »*

Même si ce sentiment n'est que peu développé dans l'entretien, il est très difficile pour un adolescent d'être soumis à une logique appelant le contre-don par rapport aux repas. Nous retrouverons des variantes de ce phénomène dans les histoires de vie des prochains sujets de la recomposition familiale.

### **Paul. 16 ans. Lycéen en seconde T.S.A. (Technique des Sciences Automatisées). Saint Dié**

Les parents de Paul sont séparés depuis cinq ans. Sa mère ne vit pas avec son ami, car elle tient à conserver son indépendance vis-à-vis de ce dernier. Paul prend néanmoins la quasi-totalité des repas formels chez Michel (ami de la mère) et rentre ensuite en motocyclette dormir chez sa mère dans une commune rurale avoisinante. Dans cette recomposition familiale, la commensalité s'avère parfois difficile. La table est généralement composée des deux compagnons et de leurs deux enfants respectifs (Paul et son petit frère, le fils et la fille de Michel). Les frictions dues à cette cohabitation sont le plus souvent palpables au moment du repas. Lorsqu'il y a conflit entre la mère de Paul et la fille de Michel, celui-ci se cristallise inévitablement en ce lieu. Le silence pesant dans cet espace social devient alors difficile à interrompre.

*« Ouais parce que des fois : il y a des tensions entre ma mère et Anne. Par exemple, quand on est à table, grand silence ! Et t'es là en train de manger. Tu regardes tout le monde. Ah, c'est tendu quoi. Tu vois l'ambiance ? T'aimerais bien qu'il y ait une télé pour détendre l'atmosphère. Parce que t'es là, et tu ne sais pas ou mettre ton regard. Ouais, c'est une habitude. »*

Comme nous avons pu l'observer avec notre précédente locutrice, la mère de Paul surveille les prises alimentaires de ses enfants au niveau de la quantité. Tout comme Virginie, ce garçon entend une rupture dans son alimentation au passage de l'enfance à l'adolescence. En d'autres termes, leurs mères ont commencé à contrôler les différentes prises vers l'âge de onze et douze ans. Ce contrôle s'est essentiellement fixé sur les repas informels et la quantité des autres repas. Paul nous informe d'ailleurs à ce propos qu'il n'y a rien à grignoter chez sa mère hormis des carottes qu'il s'épluche. Celle-ci a pour mot d'ordre « s'il n'y a rien dans le buffet, tu ne prends rien ». A ce titre, sa mère se soucie beaucoup de la présentation de son corps et fait attention à ne pas manger gras. Cette tendance à la lipophobie l'invite par conséquent à préparer deux types de menus lors des repas chez son compagnon :

*« Ouais, c'est pour ça que quand on mange chez Michel, lui a tendance à y aller : beurre, huile et tout ça. Il y va gras quoi. Parce que c'est pour ça, elle, souvent, elle se fait un plat à part. Nous, on mange pas pareil qu'elle. Parce qu'elle n'aime pas manger gras. Alors tout ce qui est gras, elle ne le mangera pas. Elle va se faire un petit truc style salade ».*

Paul, en revanche, n'est pas adepte de ce type d'alimentation. Il rentre dans l'idéal type du tenant du nourrissant consistant. Il aime goûter de nouveaux plats, avoue avoir bon appétit et reconnaît en lui son côté vosgien, comme il le cite. Il aime avant tout manger salé, et préférera les plats composés de lard, patates et munster que d'autres qui ne tiennent pas beaucoup au ventre. Durant la période scolaire, l'interviewé vit à l'internat en compagnie de son ami Jean figurant dans l'échantillon. Ils sont tous deux convives lors du dîner et partagent ensemble les grignotages dans la chambre et les sorties en ville. Ils leur arrivent parfois de prévenir la cantine ou leurs parents de leur absence pour manger mais préféreront prendre un plat du jour dans un restaurant que de manger des hamburgers au Mac Donald, symbole de la mal-bouffe :

*« P : Quand je monte avec des copains à Saint Dié, on préfère plutôt aller au kebab ou au Coupe-faim.*

*L : que préparent-ils au Coupe-faim ?*

*P: des sandwichs ou nous on prend souvent un plat du jour. Alors c'est toujours différent.*

*L : tu ne fréquentes donc pas souvent les fast-foods comme le Mac-Donald ?*

*P: non, autant bien manger ! »*

Bien que corroborée statistiquement, cette affirmation nous montre bien que tous les adolescents ne sont pas friands de cette forme de nourriture servie par les fast-foods. Mais peut-être qu'ici s'opère une distinction entre milieux ruraux et urbains dans l'imaginaire des aliments servis par la restauration rapide.

### **Marjorie. 18 ans. lycéenne en terminale L. Strasbourg**

Cette jeune fille a une histoire de vie peu commune et jalonnée par de nombreuses ruptures familiales. Elle a fait une demande pour vivre en foyer d'accueil et trouve actuellement hébergement en ce lieu depuis un an et demi. Enfant, Marjorie a vécu auprès de sa mère jusqu'à l'âge de six ans (ses parents étaient déjà séparés depuis

quelques années). La gravité croissante de la maladie de cette dernière a entraîné son placement en famille d'accueil jusqu'à l'âge de huit ans. Elle est ensuite partie vivre chez son père et belle-mère aux alentours de Strasbourg. Ce départ en Alsace s'est aussi accompagné de la séparation de ses « demi-sœurs » et elle s'est trouvée l'unique enfant d'une famille recomposée. A la vue de la mésentente familiale qui s'est insidieusement installée au fil des années, la jeune fille a pris la décision d'être accueillie en foyer. Ce changement a été vécu comme une véritable renaissance, car elle a pu ainsi abandonner à son passé, ses conduites à risques, liées à l'alimentation. En effet, durant la période où elle a vécu chez sa belle mère, Marjorie a sombré peu à peu dans des troubles alimentaires. Boulimique, puis anorexique, elle consommait dans l'année précédent son départ, ses repas seule dans la cuisine :

*« Donc je leur ai dit que je faisais un régime, et donc ma belle mère, ça l'arrangeait bien parce que la situation familiale se dégradait de plus en plus et elle m'a dit : « écoute, moi, de toute manière tu m'écœures, donc t'as qu'à aller dans la cuisine pour manger ». Voilà comment je suis arrivée là. J'étais dégoûtée, les seuls trucs que j'arrivais à manger, c'étaient : la salade verte, des tomates, des carottes, tout ce qui était crudité en fait. Je ne pouvais plus manger de sauces, de viandes... en fait, tout n'avait plus aucun goût pour moi ».*

Cette tentative de « résistance » n'a pas été sans sacrifice. La locutrice avoue avoir recours à certaines drogues telles que le haschich pour surmonter ses souffrances, ainsi que les difficiles interactions avec les pensionnaires du foyer. Elle a cependant réussi à se démêler de toutes relations addictives à la nourriture. Elle apprécie aujourd'hui la nourriture de la cantine et du foyer. A défaut d'argent de poche suffisant, pour acheter de quoi manger en dehors des repas, Marjorie n'hésite pas à avoir recours à des tactiques pour avoir un bon repas à midi et avoir des réserves dans sa chambre au foyer.

*« M : ben ce qui est bien, c'est que t'as une table, et moi je suis à une table avec mes amis. On mange tous beaucoup. Et en fait, tu peux aller à la cuisine redemander du rab. Donc comme nous, on est spécialiste de la cantine, on se dépêche de vider nos plats. On n'a même pas mangé, on vide tout de suite notre plat et on va tout de suite au rab avant même que les autres aient mangé.*

*L : parce que il n'y en a pas pour tout le monde ?*

*M : y'en a pas pour tout le monde. C'est les premiers qui y vont, qui sont servis. Donc nous, on vide notre plat, parce qu'il faut arriver avec un plat vide. Après, on va même « racketter » les autres tables. Donc on leur demande : « ah, tu veux pas ton friand, je te l'échange contre mon yaourt » donc nous, on a toujours bien à manger à ma table.(...)*

*M : C'est pour ça que moi à la cantine, je reviens à quinze heures pour chercher des bananes, des yaourts, des trucs et je me fais comme ça mon casier au foyer. De nourriture. De réserve. Mais parce qu'au foyer aussi, les filles, elles ne m'aiment pas. Et voilà, c'est clair qu'elles ne m'aiment pas du tout. Et je suis sûre qu'elles le font exprès, et moi à chaque fois, j'ai trop faim ».*

Son alimentation est aujourd'hui le reflet des menus de la cantine et du foyer. Sans s'en plaindre, elle prône désormais un mode de vie équilibré. De plus, Marjorie a aussi connu une grande fluctuation de son poids. Entre les difficiles phases de boulimies et d'anorexies, elle est arrivée à se sentir, désormais, bien dans son corps grâce à son mode d'alimentation, mais aussi de par les nombreuses activités sportives qu'elle entretient. Vélo entre le lieu de résidence et l'école, course à pied, le sport est pour elle

une des conditions de bien-être avec son corps. Elle nous dit tout aimer sauf les aliments sucrés et plus précisément à base de chocolat tel que le Nutella. Ces aliments sont aujourd'hui source de dégoût, car ils sont les échos de son passé. Sur ce rejet se mêlent sentiments ambivalents. Ils s'érigent comme le symbole de ses troubles, mais aussi de son départ du domicile parental.

« L : *et qu'est ce que tu détestes?*

M : *aujourd'hui, en fait, je n'aime plus du tout le chocolat.*

L : *et avant ?*

M : *avant, je mangeais des pots de Nutella chez mon père et ma belle-mère. Et ouais, tout ce qui était chocolat, j'adorais. Mais j'ai fait une overdose en fait. Je ne supporte plus. Tout ce qui était sucre, j'adorais mais je ne supporte plus. Tout ce qui est chantilly, crème... pouah !*

L : *mais avant, c'est ce que tu adorais ?*

M : *ouais, avant j'adorais. Maintenant j'aime plus.*

L : *et comment tu 'expliquerais ce changement ?*

M : *puisque avant que je vive en foyer, je vivais avec mon père et ma belle mère, et ils m'ont écoeuré de tout le côté sucré des aliments en fait. Parce que en fait, y'avait le repas normal et puis le dessert. Et le dessert, c'est que quand eux avaient décidé qu'il y avait un dessert. Et en fait, il faut savoir qu'à 4h, ils avaient envie d'un chocolat, donc j'avais le droit à mon chocolat. Mais si moi à 14h30 j'avais envie d'un chocolat, non! Je n'avais pas le droit de manger de chocolat. Donc j'avais le droit de manger du chocolat quand eux avaient envie de manger du chocolat. Et forcément, t'as pas envie au même moment. Et après tu vas vite dans le placard quand ils sont pas là et tu vas manger le chocolat qui t'ont interdit de manger, ou qu'ils t'ont proposé à 1h et après toi t'y vas. Et après ils le ferment, ils mettent une clef, et tu peux plus manger. Alors après, parce que c'est la fête, c'est ton anniversaire, tout d'un coup t'as le droit d'en manger. Bon, comme c'est un jour spécial, tu fais des efforts donc t'en manges, mais t'as plus de plaisir quoi. En fait, ça devient vraiment du dégoût. Et en fait en le mangeant, tu te dis : « je vous déteste ! ». Tu le manges pour dire : « oui, je le mange ! » et après tu vas le vomir. Donc c'est comme ça que j'ai vomi mes plats d'anniversaire, mes plats de Noël et pleins de plats comme ça ».*

Nous pouvons constater ici, encore, que les « repas informels » sont un enjeu dans les familles recomposées. Enjeu qui peut engendrer des souffrances dans l'adolescence. Nous reviendrons sur ce point avec plus de précisions dans une autre partie. Dans ce cas présent, le chocolat s'était imprégné du goût de la transgression. L'interdit qui enfermait cet aliment dans les buffets, sous clefs, a amené l'informatrice à l'avalier de manière compulsive. Le droit de le consommer dans des moments ritualisés, comme un soir de fête, n'a entraîné aucune réconciliation avec ce type de nourriture. Bien au contraire, cette attitude incomprise a peut-être entraîné une seconde phase de dégoût.

Aujourd'hui, les repas informels de la jeune fille sont peu fréquents dans une journée. Elle mange donc plusieurs plats à la cantine du lycée et n'hésite pas à se resservir. Ce comportement peut être parfois regardé avec étonnement par ses collègues féminines. Ses propos utilisant l'hyperbole, nous le confirme. Les filles hallucinent quand Marjorie

se dépêche de finir son assiette pour en reprendre une seconde. Il s'agit dans cette collectivité de manger rapidement la première assiette avant que le service n'arrive à son terme. Les demi-pensionnaires peuvent se décompter en millier au lycée Jean Monnet. Pour l'interviewée, le regard d'autrui lui importe guère, car il en va de son appétit. Ce repas de midi est le plus conséquent de sa journée, car pour d'autres raisons, celui du soir se révèle parfois frugal.

«L : *et comment les autres filles regardent ça ? (le fait que l'interviewée retourne chercher un plat)*

M : *elles hallucinent !*

L : *comment ça elles hallucinent ?*

M : *ben pour une fille, je mange plus qu'une fille hein. Je mange comme un gars. Donc elles vont regarder bizarrement. Nous en plus, on le fait souvent notre manège de tout de suite tout vider et d'aller au rab ou d'aller demander aux tables. Elles hallucinent parce que elles, elles ne mangent même pas un plat en fait ».*

Nous pouvons noter ici, que la commensalité à la table de midi se fait avec des collègues masculins. Dans ce « territoire de bons mangeurs », même si l'interviewée est la seule fille, elle se sent relativement protégée des regards insistants sur la quantité qu'elle sera susceptible de manger. L'espace de la table apporte donc, dans ce sens, un soutien certain par rapport à certaines prises alimentaires qui peuvent être jugées anormales par d'autres groupes ou d'autres tables dans ce cas précis.

### **Emilie, 16 ans, lycéenne en seconde MD.S (Métier du secrétariat) Saint Dié**

L'entretien s'est effectué dans la maison parentale. Après celui-ci, nous avons échangé divers propos avec les parents et évoqué brièvement le sujet dont il était question. Le père m'a ensuite exposé sa conception de l'alimentation, tout en me faisant visiter le potager. Les parents de l'interviewée peuvent entrer dans l'ethos du mangeur tenant du nourissant consistant repris par J.P Corbeau. La figure paternelle accorde à la nourriture un certain nombre de bienfaits. Le manger magique, développé par Fischler, prend ici un sens particulier dans son discours. Dans son idée, le fait de manger de tout, et surtout des produits du terroir pourrait être une forme d'immunisation contre de nombreuses maladies. Cette représentation est très présente dans l'interview que nous avons eu avec Emilie. En effet, les différentes maladies évoquées par la jeune fille font beaucoup référence à la manière de se nourrir.

Comme la locutrice précédente, elle est aussi demi-pensionnaire et partage sa table avec les amies de sa classe (une dizaine de jeunes filles ; le lycée Jacques Augustin est composé essentiellement de filles. C'est un établissement technique qui prépare les élèves au métier du secrétariat et dispose aussi de filières spécialisées dans la couture.) Emilie affirme être une grande mangeuse. Elle fait pourtant attention à ses prises alimentaires à la cantine, qu'elle juge de mauvaise qualité :

« E : *c'est pas super bon on va dire. C'est dur là-bas (...) ouais ben quand ça passe, tu manges. Mais sinon c'est que les entrées et le dessert quoi.*

L : *à ce moment là, tu sautes le plat principal?*

E : *ouais. Des fois c'est ce que je saute le plus. C'est quand ce sont les carottes cuites à la crème. Alors ça c'est non ! y'a pas moyen ! Et puis les légumes aussi quelquefois, parce qu'ils les cuisent trop ou pas assez. Les patates, c'est jamais assez cuit. Tu vois quoi. Mais autrement, je ne saute pas souvent des plats.*

L : *avez vous le droit de retourner au rab ?*

E : *on a le droit de retourner deux fois. Mais il faut que l'assiette soit finie.*

L : *et tu y retournes ?*

E : *non, jamais. »*

Lorsque les goûts ne conviennent point, la jeune fille n'hésite pas à éviter certains plats. Mais ce n'est pas la seule personne à pratiquer cela à la table, car ses autres amies pratiquent aussi ce type d'esquives. Ces repas sautés ne sont pas faits en groupe, mais individuellement, respectant l'envie de chacun. A la différence des autres jeunes filles interviewées, elle ne ressent pas le regard de ses collègues comme perturbant ses prises alimentaires. Ce seraient même ces dernières qui reprendraient à manger, mais point elle. Le fait que notre interlocutrice ne se soucie pas de son repas de midi, et n'hésite pas à ne prendre que l'entrée et le dessert, peut se saisir à travers l'abondance des dîners. En effet, les repas du soir, pris avec ses parents, sont pour elle très consistants et lui donnent même l'impression de manger trop.

« E : *mais avec mes parents, on mange gras donc tu vois quoi. Ben ce sont mes parents qui servent, alors mon père, il aime beaucoup manger, et tu vois bien. Des fois ça ne loupe pas quoi.*

*Ben en fait mon père, il me disait toujours : « il faut que tu manges sinon tu vas tomber malade ». Et encore maintenant d'ailleurs ».*

Comme elle nous cite à d'autres moments : ça ne manque pas. Nous sommes ici, en présence d'un problème et d'une incompréhension intra-générationnelle. Des représentations du corps se confrontent. Emilie, ayant la sensation de ne pas être assez mince pour plaire, cherche à éviter certaines prises, car elle sait que les repas avec ses parents seront copieux. Pour ceux-ci, et d'après les propos que nous avons pu entendre, l'embonpoint serait synonyme de bonne santé. Mais la réalité de la jeunesse est toute autre. Il n'y a pas de quartier pour les personnes n'ayant pas la silhouette des canons de beauté actuels. Emilie, en a malheureusement subi les conséquences. Elle avoue avoir été sujette à des discriminations dans son passé.

« L : *tu me disais qu'avant, tu te trouvais trop grosse à ton goût. Avais-tu subi des discriminations à ce sujet ?*

E : *ça m'est arrivé, oui.*

L : *et quel type de discriminations ?*

E : « *ouais, t'es grosse !* ». *Tu vois quoi. Des trucs comme ça. Et puis il y a un moment où j'en ai eu marre, donc c'est pour ça que j'ai tenté des trucs comme ça aussi. Mais voilà.*

L : *et tu étais en quelle classe à ce moment là ?*

E : *en sixième ou cinquième. Vers la six-cinquième à peu près.*

L : *et c'étaient des filles ou des garçons qui se moquaient ?*

E : *un peu les deux quoi. Ils te balançaient ça comme ça. Au début, ça passait au-dessus et voilà quoi. Et y'a eu un moment où j'en ai eu marre. Et en plus, le pire c'est que j'étais pas énorme quoi. Moi, je grossis surtout sur le ventre, donc ça se voit même pas, mais bon. C'est des cons...*

L : *et ça t'aurait poussé à entreprendre ce type de régimes ?*

E : *bah ouais. Faut dire que ça n'a pas aidé à faire que j'aime comment que j'étais quoi. Je me suis trouvée grosse moi. Donc, c'est un peu les deux quoi. »*

Comme nous le précise l'entretien, ces discriminations sont reçues avec douleur, sans évoquer les souffrances qui ont suivi par la suite. Les tentatives de régime, évoquées dans cette part d'entretien, peuvent être corrélées aux moqueries dont elle a été sujette. Sans s'y attarder, nous allons retracer le type de rationnement alimentaire que la jeune fille a entrepris. Après plusieurs tentatives qui n'ont pu aboutir à des résultats, Emilie a tenté il y a un an, un régime sur trois semaines. Régime draconien, basé sur la restriction, qu'elle a élaboré sans aucun conseiller. L'enjeu du régime était de ne pas se faire remarquer par l'instance parentale, ce qui n'était pas sans effet sur son mode de restriction. La jeune fille avait donc décidé d'éviter tous les repas de la cantine, et de se nourrir uniquement à la maison. Après un petit-déjeuner copieux, elle ne se contentait que d'un verre d'eau le midi et d'un morceau de pain, jusqu'au repas du soir. La faim ressentie durant plusieurs jours, l'a amenée à grignoter à certains moments de la journée. Mais au fil des jours, l'expérience de la faim a fait son chemin. Elle a réussi à éviter les repas « informels » et ne mangeait qu'au petit-déjeuner et au dîner avec son père et sa mère. D'après ses propos, la troisième semaine de ce type de jeûne, lui donna des sensations de dégoût envers les aliments, et notamment ceux qui étaient consommés le soir.

« E : *ouais. Et puis à la fin, ben, j'avais plus faim à midi. Ça passait. En fait, dès que j'arrivais à table, j'avais plus faim. Je voyais l'assiette, j'avais pas faim. C'était le soir quand je rentrais, j'avais faim. Et encore, c'était au début, mais après, j'avais plus trop faim quoi. Je rentrais, je mangeais et j'avais plus trop faim en fait. (...) J'avais (un temps) un certain dégoût ouais. Et puis comme j'avais arrêté de manger à midi, j'avais l'estomac qui s'était rétréci, alors quand je mangeais le soir bien, j'avais très mal à l'estomac. Voir même envie de vomir quoi.*

L : *quels aliments te dégoûtaient le plus à la fin ? la viande ou la salade ?*

E : *un peu de tout quoi. Parce que j'avais plus trop faim et tout donc c'était un peu de tout quoi. C'était bloqué. Mais j'ai du arrêter parce que j'étais en vacances après ».*

Les vacances ont motivé l'arrêt de ce régime restrictif, mais aussi les difficiles sensations somatiques dues au changement brutal d'alimentation.

« E : *je suis tombée malade au bout de trois semaines, j'ai commencé à tourner, tourner. Et puis une fois, je suis tombée dans les pommes quoi. »*

Malgré cet arrêt, les différents repas évités ont porté leurs fruits, et ont amené les résultats escomptés par la jeune fille : elle a perdu 5 kilogrammes durant les deux

dernières semaines. Poids, qui a été repris, voir amplifié, peu de temps après l'interruption. Elle n'est cependant pas dissuadée de reprendre un jour des actions en vue de maigrir, mais avec une autre méthode. Aujourd'hui, elle mange sans trop de privation, depuis sa rentrée en seconde. Elle tente d'échapper à tout grignotage, car les buffets de la maison ne manquent pas de réserves. Seul mets convoité et non refusé : le chocolat. Le petit-déjeuner est partiellement escamoté en période scolaire car il se compose un jus d'orange, étant donné qu'Emilie prend le car avant que ses parents ne soient levés. Mais en vacances, elle se doit de déjeuner avec ces derniers et consomme un bol de chocolat au lait avec des céréales ou des tartines. Nous voyons bien qu'à partir de l'exemple du petit déjeuner, la jeune fille ressent les repas partagés avec les parents comme contraignants. Contrairement à la locutrice précédente, la transgression serait ressentie par le fait de ne pas assez manger. Les logiques inverses sous-tendent alors l'affirmation de la jeune fille, face à l'autorité parentale. Au lieu de compenser, Emilie tente de limiter ses prises alimentaires.

### **Nicolas, 17 ans, lycéen en première E.S (Economique et Sociale), Strasbourg.**

Nicolas est strasbourgeois. Ses parents, mariés, habitent non loin du centre ville. Scolarisé au lycée Saint Etienne, celui-ci ne mange plus à la cantine depuis quelques années. Avec l'argent, qui lui est destiné, il préfère manger en ville. Ils se retrouvent avec ses amis et vont chercher de la restauration rapide dans le quartier environnant le lycée. Ce lieu offre à ce propos de nombreux types de menus. Döner, Kebab, pizzerias, boutique servant des pâtes dans des boîtes en carton, vente à emporter de produits chinois... La diversité est là. Les camarades, profitant de cette offre, ne prennent pas systématiquement les mêmes plats.

*N: ça dépend, des fois, chacun va prendre son truc suivant ce qu'il a envie, et on se retrouve sur le banc place du frère Médard ou Saint Etienne. Et quand il pleut, soit on mange au döner, on se prend par exemple des pâtes et on va au bar où on a l'habitude d'aller.*

Nicolas ne retournerait plus à la cantine. Non seulement il mange comme il en a envie, mais cette forme de repas lui permet de grappiller quelques sous afin de s'acheter des cigarettes ou de payer ses consommations dans le bar qu'il fréquente régulièrement. Avec ses amis, souvent du même sexe, la commensalité leur paraît bien plus libre qu'à la cantine.

*N: c'est bien plus cool comme ça. Déjà, on peut se fumer une clope quand on a envie, et en plus, ça nous arrive -quand on est au bistrot- de se faire des parties de cartes en mangeant. Ouais, on délire bien ! On se fait des trous d'uc ou des Unos. C'est bien moins stressant qu'à la cantine ! ».*

Il arrive aussi à Nicolas de ne pas manger le midi, ou plus exactement d'avoir une prise alimentaire très réduite (comme une barre chocolatée). Cette forme de repas réduite n'est pas due à un souci de contrôler son alimentation. L'enjeu est plutôt d'économiser son temps. En effet, il lui arrive parfois d'avoir des travaux ou des révisions de dernière minute, et celui-ci profite de ce temps, parfois précieux. Il en est de même pour le petit-déjeuner. Ce dernier est consommé sur le chemin de l'école. Le jeune homme préfère gagner du temps à dormir, prendre une brioche chocolatée et la manger ensuite sur la route ou à la récréation de 10h. Aucune volonté de maigrir ou de surveiller son poids n'apparaît dans son discours. Les repas minimisés obéissent à un temps gagné.

En ce qui concerne le repas avec les parents, ceux-ci sont pris uniquement le soir en période d'école. Il aimerait parfois manger avant eux. Son père, revenant parfois tard du travail, le dîner est bien souvent consommé vers 20h -20h30. Mais celui-ci insiste à ce que ses deux fils partagent ce moment, où toute la famille est réunie.

N : *ouais, ça va. C'est détendu le soir avec les parents. Ça permet de nous retrouver, et en plus, vu que mon frère va partir travailler ailleurs, on en profite quoi. Bon, c'est vrai que – je ne te cache pas - que parfois c'est saoulant, parce que c'est à telle heure et voilà. Mais bon. Quand je vois parfois l'ambiance chez les autres potes, j'ai pas à me plaindre ».*

Les menus sont sensiblement les mêmes à la table sauf exception. En effet, lorsque l'un n'aime pas particulièrement un plat, la mère aura bien souvent l'attention de faire quelque chose de différent pour cette personne. Mais globalement, le jeune dit manger «de tout » et se réclame gastronome. Sa mère cuisine souvent de bons plats, quand elle a le temps. Cela plait à tout le monde, car chacun mange le midi des trucs rapides, tout comme le garçon, à côté ou sur le lieu d'activité. En ce qui concerne les prises alimentaires hors repas, Nicolas ne cherche pas à les éviter. Il aime manger du sucré comme du salé, suivant le lieu et le contexte. Quand il se trouve avec des amis, ils mangeront le plus souvent des aliments type chips, biscuits et viennoiseries. Quand il se trouve seul à la maison, il aura une préférence pour d'autres types de grignotages salés comme du saucisson, pâté et autres produits du terroir accompagnés de pain. Dans sa description de certains repas, nous avons l'impression que la frontière entre le grignotage et les repas formels se brouillent. C'est le cas par exemple du petit-déjeuner, que nous avons évoqué précédemment, mais aussi des repas seuls. Après s'être renseigné comment Nicolas mangeait quand ses parents n'étaient pas présents, celui-ci nous disait qu'il avait tendance à manger pas mal de trucs et souvent assis devant la télévision. Cela peut apparemment varier suivant le contenu des placards ou du réfrigérateur, mais ce sont souvent des aliments destinés à être consommés hors repas lors de l'achat.

N: *En fait, quand c'est comme ça, soit je mets une pizza au four, mais bien souvent, je mange ce que je trouve à droite à gauche. Ouais, voilà. Je mange en matant un truc à la télé, ce qu'il y a dans les buffets car j'ai la flemme de me faire quelque chose à manger.*

Dans son langage, manger signifie cuisiner quelque chose ou consommer un plat destiné à un repas. Ce mot, que nous cite Nicolas, montre tout de même que les frontières sont pour lui bien claires. Manger s'associe à un plat préparé, mais peut-être aussi à un moment qui ponctue sa journée. Ici, on grignote quelque chose lorsque le temps doit être gagné (par exemple le matin avant d'aller en cours) ou lorsque celui-ci est « vide ». Nous entendons par vide, aucune connotation péjorative ou aucun jugement de valeur, mais un temps où se tisse parfois l'ennui tout comme les propos d'autres interviewés citant « quand il n'y a rien à faire ».

En ce qui concerne la question des régimes ou du contrôle de son poids, Nicolas ne se sent pas interpellé par ce sujet. Pratiquant plusieurs sports, handball et autres activités diverses, il nous dit ne pas grossir au vue de ce qu'il mange. Il ajoute, en revanche, qu'il pourrait mieux se nourrir, mais qu'il a encore bien le temps de se préoccuper de ce problème.

## Conclusion de ces portraits

A travers cette partie, nous remarquons qu'il est difficile de situer ces adolescents dans un ethos de mangeur. L'exemple de Virginie nous le rappelle. L'instance maternelle tente de la modeler, contrôler son alimentation, changer sa silhouette. Désire-t-elle la rendre conforme aux actuels canons de beauté ? La réponse ne nous appartient pas, mais la jeune fille ne voit pas sa reconnaissance en cette issue. Pourtant l'influence est là, et ne peut être esquivée avec indifférence. Dans quel ethos situer Virginie ? Son comportement relèverait-il du complexé du trop ? Tenant du nourissant consistant ? Ou oscille-t-il entre ces deux types ? Ce sont ces questions qui nous ont amenés à abandonner ce projet de les situer dans les ethos, construits par les auteurs nous servant de référence théorique.

En esquissant les portraits de jeunes mangeurs, nous avons cependant relevé des dissonances semblables aux études de ces sociologues. Un premier phénomène de dissonance entre les discours et les pratiques des locuteurs se trouve par exemple dans le témoignage d'Emilie. Elle se dit grande mangeuse, mais redoute à la fois la quantité et la qualité des repas (jugés gras) partagés avec ses parents. Nous avons aussi remarqué que, suivant le contexte dans lequel l'acte alimentaire se déroule, les comportements alimentaires se modifient et s'adaptent aussi. Enfin, la dernière dissonance relevée par J.P Corbeau qui nous a aussi interpellés, est la construction de l'identité à travers l'incorporation alimentaire. Ce sociologue nous décrit ce phénomène de cette manière : « La dernière constatation concerne la quête, par nos locuteurs, de filiations donnant du sens et une valeur à leurs nourritures, plutôt que l'acceptation de leurs normes qui prétendraient à présider à leur alimentation<sup>2</sup> ». Nous reviendrons avec plus de précision sur ce thème dans la partie suivante.

---

<sup>2</sup> Corbeau J.P., Poulain J.P., *Penser l'alimentation, entre imaginaire et rationalité*, Ocha/Privat, 2002, p.71